

# Les sciences historiques dans la formation sacerdotale et le problème de l'historicité de notre connaissance

P. Léon Elders s.v.d., Professeur au Grand Séminaire de Rolduc (Roermond, Pays-Bas)

(Originally published in *Seminarium* 30 (1978) 384-410)

## *Introduction*

L'histoire, discipline ancienne, a atteint dans l'époque moderne un haut degré de perfection, grâce surtout au développement de certaines sciences auxiliaires et à l'utilisation d'une méthode de plus en plus rigoureuse. Ceci explique qu'on ait pu la considérer parfois comme la maîtresse du savoir humain, qui promet de nous libérer de la superstition et des erreurs. Au sein du courant de pensée qui valorise ainsi la fonction de l'histoire se sont développées des philosophies visant à découvrir une intelligibilité dans le devenir historique. La conscience de la dimension historique de l'existence humaine ainsi que la recherche du sens de l'histoire ont marqué à ce point l'homme moderne que nous vivons, pour ainsi dire, sous des catégories historiques. Cette évolution n'est pas restée sans influencer la pensée chrétienne: une attention plus grande est faite à l'aspect historique de la philosophie et de la théologie. On souligne volontiers que la rédemption est une histoire du salut et que l'Eglise est intrinsèquement marquée par sa dimension historique. Le déplacement est si remarquable qu'il mérite qu'on s'y arrête. Ce serait tout de même une erreur de croire que, dans d'autres époques, la conscience de cette dimension historique de la vie chrétienne ait été absente. Nous retrouvons chez les Pères "l'essentiel des aperçus bibliques, que la réflexion philosophique a enrichi sans le transformer substantiellement. Comme dans la Bible le salut est une histoire, car il s'agit de l'homme créature temporelle; mais il est une Histoire Sainte, puisque Dieu en est le principal auteur"<sup>1</sup>. La foi dans l'histoire du salut, à son tour, a créé un climat favorable au développement des sciences historiques. Déjà aux premiers siècles une importante tradition historiographique, caractérisée par l'humanisme chrétien avec une dominante optimiste, a vu le jour<sup>2</sup>. Et cette tradition a été continuée au moyen-âge<sup>3</sup>. Jean de Salisbury exprime sans doute l'opinion commune de ses contemporains, quand il affirme que, sans une connaissance de l'histoire, on n'est pas un homme lettré<sup>4</sup>. Si à cette époque l'histoire n'est pas nommée dans les programmes de l'enseignement, c'est qu'elle appartenait à l'étude de la grammaire, de la poésie et de la rhétorique. Quelquefois pourtant l'histoire était rangée à côté des sept arts comme, par

<sup>1</sup> A. Luneau, *L'histoire du salut chez les Pères de l'Eglise*, Paris 1964, p. 425.

<sup>2</sup> Voir G. F. Chesnut, *The First Christian Histories*, Montréal-Paris 1977.

<sup>3</sup> B. LACROIX, o.p., *L'histoire au moyen-âge*, Montréal-Paris 1971.

<sup>4</sup> *Policraticus*, VII, 9: PL 199, 655 CD

exemple, par Guillaume de Malmesbury<sup>5</sup>. L'histoire est censée avoir une grande importance pour la théologie morale et les historiens furent parfois placés à côté des Pères<sup>6</sup>. Au 15<sup>e</sup> siècle l'histoire est de plus en plus admise comme une discipline propre, qui contribue à la formation morale des étudiants<sup>7</sup>. Vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle, on commence à faire une distinction entre l'histoire profane et l'histoire sainte: celle-ci est désormais laissée aux soins des théologiens. L'histoire profane se développe tout en conservant encore longtemps son caractère moralisant. Elle manifeste par ailleurs un intérêt accru pour les textes de l'antiquité et un souci plus grand de leur collation. Francis Bacon, qui classe les sciences d'après les facultés connaissantes, rattache les sciences historiques à la mémoire. A ce niveau il situe non seulement l'histoire civile, mais encore l'histoire naturelle, dont relève l'énorme effort que Bacon souhaite pour recueillir des documents et pour étudier la nature<sup>8</sup>. La science historique connaît un grand essor au XVIII<sup>e</sup> siècle: l'enchaînement causal des faits, la sûreté des sources, le progrès de l'esprit sont alors au centre de l'intérêt: l'homme a une perfectibilité indéfinie. On élabore des règles d'interprétation des documents. La connaissance de l'histoire s'annonce comme le savoir critique qui apportera la libération de l'homme. Il était toutefois réservé au XIX<sup>e</sup> siècle d'être appelé «le siècle de l'histoire»: les études historiques y connurent un progrès énorme et on vit naître la réflexion sur ce qu'est l'histoire: au plan philosophique, Schelling affirme que l'histoire est l'histoire de la connaissance de soi, mais Hegel en souligne de nouveau l'aspect objectif: l'histoire dépasse les individus; le devenir a son intelligibilité et l'histoire est l'histoire de la Raison. Pour Marx et Engels, l'histoire est la seule science qui soit, — celle de l'homme et de la productivité d'abord, celle de la nature ensuite. Au plan de la recherche historique au sens propre, la méthode devient plus rigoureuse; des sciences et des savoirs auxiliaires se développent. Vers la fin du siècle Ranke, Droysen et Humboldt soutiennent que l'étude historique est une activité qui reconstruit le passé. — L'épistémologie des sciences historiques ainsi que les philosophies et les théologies de l'histoire connaîtront un grand essor au XX<sup>e</sup> siècle.

Cette évolution des sciences historiques, de même que l'attention donnée à la dimension historique de l'existence humaine ont trouvé une certaine répercussion à l'intérieur de l'Eglise: l'étude de l'histoire de l'Eglise et l'archéologie chrétienne ont marqué de forts progrès.

Dans plusieurs langues, d'excellents manuels, — préparés parfois en collaboration internationale —, furent publiés; des instituts et des académies furent fondés. L'histoire sainte puis l'histoire de l'Eglise, l'histoire des dogmes, l'histoire du salut, l'histoire de l'exégèse et l'histoire de la morale deviennent des disciplines enseignées dans les facultés catholiques de

---

<sup>5</sup> Voir H. WOLTER, 'Geschichtliche Bildung im Rahmen der Artes libérales', dans (J. KOCH), *Artes libérales. Von der Antiken Bildung zur Wissenschaft des Mittelalters\**, Leiden 1976, pp. 50-83.

<sup>6</sup> CASSIODORE, *De inst. div. litt.*, c. 17; HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Didascalicon*, IV, 14.

<sup>7</sup> Voir J. ENGEL, 'Die deutschen Universitäten und die Geschichtswissenschaft', dans: *Hist. Zeitschrift* 189 (1959), pp. 239 ss.

<sup>8</sup> Cfr son *De augmentis scientiarum*, II, 1; 4.

théologie.

L'étude des sciences historiques dans les Instituts catholiques élargit et approfondit la connaissance du passé de l'Eglise et de « sa vie débordante d'activité »<sup>9</sup>. Il n'y a guère d'autre discipline, estime Pie XII, qui puisse nourrir autant le « sentire cum Ecclesia », à condition toutefois que l'historien réussisse à donner sa juste place à ce qui est important et à ce qui ne l'est pas<sup>10</sup>. A une autre occasion, Pie XII faisait une observation analogue: l'historien ne doit pas s'approprier trop facilement la critique que des historiens non-catholiques soulèvent à propos d'événements qui transcendent les forces de l'intelligence humaine, mais qu'ils veulent néanmoins juger avec la mesure trop petite de notre esprit<sup>11</sup>.

C'est aussi au XX<sup>e</sup> siècle que l'Eglise commence à réfléchir sur sa propre historicité: « L'Eglise a conscience d'être entrée dans l'humanité comme un fait historique. Son divin fondateur est une personne historique. Sa vie, sa mort et sa résurrection sont des faits historiques... Les origines du christianisme et de l'Eglise catholique sont des faits historiques »<sup>12</sup>. Pie XII fait à ce propos une distinction entre une constitution et une structure immuables de l'Eglise, d'une part, et l'Eglise en tant qu'organisme vivant qui subit des changements, d'autre part.

Ces idées ont été ultérieurement élaborées et intégrées par le Second Concile du Vatican. L'histoire du salut est la toile de fond de la Constitution sur la Révélation. *Lumen gentium* consacre un chapitre au caractère eschatologique de l'Eglise pérégrinante. La Constitution pastorale « *L'Eglise dans le monde de ce temps* » enseigne que l'attente de la Terre Nouvelle doit réveiller en nous le souci de cultiver cette terre et que l'écoulement de l'histoire offre déjà quelque ébauche du monde à venir. Bien entendu, rappelle *Gaudium et spes*, le progrès terrestre est distinct de celui du Royaume de Dieu, mais celui-ci peut contribuer à une meilleure organisation de la cité terrestre<sup>13</sup>. Plus loin la Constitution pastorale affirme que le Seigneur, qui récapitule en Lui toutes choses, est « le terme de l'histoire humaine, le point vers lequel convergent les désirs de l'histoire et de la civilisation »<sup>14</sup>. Paul VI s'est fait l'écho fidèle de cet enseignement: l'histoire, comme les sciences et les arts, tend vers Dieu; le Concile a mis en relief la place centrale de Pâques et, d'une certaine façon, cette « histoire » est toujours présente<sup>15</sup>. Paul VI distingue aussi entre le dépôt immuable de vérité et la cohérence avec la Tradition d'une part, et les formes contingentes du vêtement de l'Eglise d'autre part, formes que

---

<sup>9</sup> PIE XII, Discours du 24 juin 1939: *Discorsi XII*, v. I, p. 215.

<sup>10</sup> Discours du 17 octobre 1953: *Discorsi XV*, p. 413.

<sup>11</sup> Lettre du 10 février 1944: *Discorsi VI*, p. 382.

<sup>12</sup> Discours aux participants au Xe Congrès Intern. de Sciences Historiques, du 7 septembre 1955: *Discorsi XVII*, pp. 211-212.

<sup>13</sup> *Gaudium et spes*, n. 38.

<sup>14</sup> *Ibid.*, n. 45, 2.

<sup>15</sup> Audience du 9 avril 1969: *Insegnamenti di Paolo VI*, t. VII, p. 913.

nous devons adapter aux besoins de notre époque<sup>16</sup>. En une autre circonstance, Paul VI rappela le problème aigu que beaucoup de nos contemporains ressentent: « Si l'on ne peut nier que l'homme d'aujourd'hui subisse dans ses idées, ses goûts et ses besoins l'influence d'un long passé, s'il est donc en quelque mesure fait aussi par l'histoire, s'ensuit-il que chaque situation historique le conditionne au point qu'il n'y aurait pas à proprement parler une nature, mais seulement une condition humaine?... L'homme serait-il le produit incertain d'une histoire, d'une géographie? »<sup>17</sup>.

Cette prise de conscience accrue de l'importance des disciplines historiques et de l'historicité de l'Eglise elle-même a trouvé une expression dans le programme d'organisation des études ecclésiastiques. Tandis qu'une véritable perspective historique des sciences sacrées est absente de la Constitution apostolique *Deus scientiarum Dominus*, le décret *Optatam totius* et la *Ratio fundamentalis institutionis sacerdotalis* de 1970 insistent sur la nécessité de traiter, dans l'enseignement de la philosophie et de la théologie, toute la tradition doctrinale: les professeurs doivent s'occuper de la tradition, de S. Thomas, des auteurs plus récents, de l'état actuel de leur discipline et du *progrès* d'une doctrine<sup>18</sup>. Après avoir parlé de l'importance de la philosophie systématique, le texte de la *Ratio* ajoute: « L'histoire de la philosophie doit être l'objet également d'un grand soin, afin que l'on voie bien *l'origine* et le *développement* des plus grands problèmes.<sup>19</sup>

### *L'utilité et le sens de l'histoire*

Les textes cités ci-dessus montrent sans aucun doute que l'Eglise reconnaît aux sciences historiques une fonction importante. De fait, les premiers historiens chrétiens n'hésitaient pas à souligner l'importance de leur oeuvre, comme l'avaient fait avant eux les auteurs grecs, dont ils s'inspiraient<sup>20</sup>. Eusèbe espère que la lecture de son livre sera utile à ceux qui savent apprécier le trésor de sagesse que renferme l'histoire<sup>21</sup>. Procope de Césarée se propose de sauver de l'oubli des exploits glorieux, car les événements passés projettent de la lumière sur l'issue probable d'événements analogues dans l'avenir<sup>22</sup>. La catégorie de l'utile est bien insuffisante pour

<sup>16</sup> *Insegnamenti* VIII, pp. 488-489.

<sup>17</sup> Discours du 12 septembre 1970 aux participants au Congrès Intern. Thomiste: *Insegnamenti* VIII, p. 868.

<sup>18</sup> *Ratio fundamentalis*, section XIV.

<sup>19</sup> *Ibidem*, section XI.

<sup>20</sup> Cfr Thucydide, Préface à *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse*: la connaissance précise des faits s'impose, car les événements se répéteront approximativement de la même façon. Polybe, dans son *Histoire du monde* I, 1, écrit que presque tous les historiens ont insisté sur les importantes leçons que l'histoire nous donne: celle-ci est la meilleure formation pour la vie publique. D'ailleurs l'histoire est la seule école, où nous pouvons acquérir l'esprit qu'il nous faut pour supporter les changements de la fortune et pour comprendre notre propre époque.

<sup>21</sup> *Hist. eccl.*, I, 16.

<sup>22</sup> *Hist. Des guerres* de Justinien, I, 1.

exprimer la valeur de l'histoire. Nous pouvons tout de même parler de l'apport que prête l'histoire à la vie intellectuelle: l'homme ressent le besoin de connaître, de surmonter l'isolement en fréquentant son prochain, même celui du passé. La connaissance de l'histoire donne une dimension nouvelle à l'homme. Une richesse de savoir s'inscrit dans son esprit. Il découvre d'autres façons de vivre, des formes de pensée différentes et la diversité des oeuvres d'art. L'histoire élargit l'esprit et opère une purification. Il est superflu de dire que ce qui a le plus de valeur, ce n'est pas la connaissance matérielle d'un certain nombre de faits, mais c'est les comprendre comme autant de possibilités réalisées par les hommes. Grâce à l'histoire l'homme d'aujourd'hui vit en communauté avec les hommes du passé: leur histoire devient la sienne<sup>23</sup>. En étudiant l'histoire des autres, l'homme apprend à assumer la sienne. En l'intégrant il peut évoluer, sans partir à la dérive, vers de nouvelles formes de vie.

On a souvent mis en relief l'utilité de l'histoire au niveau de la vie morale: l'histoire fournit une connaissance accrue de ce qui peut arriver, de ce dont l'homme est capable comme aussi des conséquences probables de certaines conduites ou options. L'histoire décèle aussi certaines constantes dans l'agir humain. Comme le disaient les anciens, l'histoire est la *magistrat vitae*: elle possède en effet un trésor inépuisable d'exemples. Mais l'histoire ne peut pas être réduite à un répertoire de " cas typiques ". Elle est beaucoup plus et elle devient une école d'humanité.

Plus particulièrement, l'histoire a une fonction indispensable dans l'étude des sciences. Pour comprendre le phénomène religieux, il faut étudier l'histoire comparée des religions; pour s'engager dans l'étude

de la philosophie, il faut connaître l'histoire de la philosophie. L'histoire des dogmes a son importance pour la théologie dogmatique. Il n'est pas difficile de constater une utilité analogue de l'histoire des sciences naturelles, de la médecine, des arts.

Cette connaissance de l'histoire revêt une telle importance, parce qu'elle garantit une meilleure connaissance de l'objet des sciences et conduit à leur développement ultérieur. Dans une certaine mesure l'histoire détermine le présent: le renouveau de l'Eglise se fait par un retour à ses sources. Les efforts tendant à l'unification de l'Europe sont été inspirés par l'idéal du Saint-Empire médiéval. Les idéaux des fondateurs des grands ordres religieux ainsi que les options fondamentales des grands penseurs exercent encore leur influence bien au-delà des limites de leurs propres époques. Et nous sommes tous en quelque façon déterminés par ce legs de nos ancêtres que sont notre langue, notre culture, notre histoire nationale.

Une fois admise l'importance de la connaissance du passé humain pour saisir plus complètement et plus profondément la réalité extérieure et nous-mêmes, on peut aussi se demander si le déroulement de l'histoire *en tant que tel* a un sens pour l'homme, ou bien si l'homme doit se résigner devant la répétition arbitraire d'une marche vers l'inconnu.

---

<sup>23</sup> Voir G. M.M. COTTIER, 'Connaissance historique et scientificité', dans *Nova et Vêlera* 53 (1978), pp. 181-207, p. 196.

Certains théoriciens de la philosophie de l'histoire nient que l'histoire ait un sens pour la raison naturelle, car l'histoire n'a pas d'issue: elle est la répétition des mêmes illusions et l'expérience de l'humanité est marquée par l'échec<sup>24</sup>. Selon cette opinion, il n'y aurait qu'une théologie de l'histoire: pour le chrétien, en effet, l'histoire elle-même est habitée par une autre histoire, celle du salut surnaturel. Même les événements catastrophiques, comme les grandes guerres, la chute de Rome, la conquête communiste de tant de pays, acquièrent un sens dans le clair-obscur de la foi, car le chrétien sait que tout coopère au bien des élus. De ce point de vue, l'histoire perd son ambiguïté et n'est plus une source de peur<sup>25</sup>.

Pour vraie que soit cette « habitation » de l'histoire par l'histoire du salut, il n'est pas nécessaire de suivre ces auteurs dans leur pessimisme à propos de la question du sens éventuel de l'histoire. Selon saint Thomas toutes les choses sont en route vers leur Principe: elles sont en effet mues par le désir de Dieu; l'homme, notamment, est *l'homo viator*, qui retourne vers Dieu dont il est issu. Dans cette métaphysique de la *circulatio*, l'achèvement naturel des choses et de l'homme est déjà ce *reditus*. Il est vrai toutefois que nous devons, à la suite de saint Thomas, surélever et transposer ce sens défectueux et évanescent, qui relève de la *circulatio* naturelle, sur le plan de l'histoire du salut<sup>26</sup>. Jacques Maritain a bien compris cette intuition de saint Thomas sur le sens de l'histoire et il a élaboré une philosophie de l'histoire, dans laquelle l'étude des différentes façons dont l'achèvement de l'homme et de la société progresse, occupe une place centrale<sup>27</sup>.

Ce qui plus est, les documents récents du Magistère ont repris et confirmé cette idée, à savoir que l'achèvement et la perfection de la vie humaine sont le sens à donner au devenir historique. L'encyclique *Pacem in terris* parle de la nécessité de faire des efforts pour atteindre une existence plus heureuse et une conscience plus vive de notre dignité humaine. Dans ses *Réflexions à l'occasion du dixième anniversaire de l'encyclique Pacem in terris* le Cardinal Roy, président de la Commission pontificale *Iustitia et pax*, met en relief deux aspects de la doctrine de l'encyclique, qui concernent notre thème<sup>28</sup>: (a) la nécessité pour l'homme de croître et de changer. « La progression est la loi de toute vie »<sup>29</sup>. « Il s'agit de réussir le changement et, pour ainsi dire, la révolution culturelle de ces années charnières »<sup>30</sup>; (b) il y a ensuite l'enseignement de *Pacem in terris* concernant « les signes des temps », qui a été repris par

---

<sup>24</sup>Voir K. LÔWITH, *Meaning in History*<sup>5</sup>, Chicago 1958, pp. 191; 198. Cfr aussi B.P. RIESTERER, *Karl Löwith's View of History*, The Hague 1969. M.-I. MARROU, qui se situe aussi dans cette ligne avec sa doctrine de l'ambivalence de l'histoire, note que « l'échec est la loi de toute histoire », *Théologie de l'Histoire*, Paris 1968, p. 57.

<sup>25</sup>Cfr PAUL RICOEUR, *Histoire et vérité*, Paris 1953, p. 95.

<sup>26</sup>Voir MAX SECKLER, *Le salut et l'histoire. La pensée de saint Thomas d'Aquin sur la théologie de l'histoire*, Paris 1967.

<sup>27</sup>*On the Philosophy of History*, New York 1957.

<sup>28</sup>Cité du Vatican 1973.

<sup>29</sup>*Pacem in terris*, n. 162.

<sup>30</sup>*Réflexions*, deuxième partie, 3, I, B.

*Gaudium et spes* et qui a été décrit par Paul VI comme une interprétation théologique de l'histoire présente. En d'autres paroles, les chrétiens ont le devoir de se demander ce que signifient les événements, les réalisations et les courants d'opinions à la lumière de la révélation; ils doivent se demander aussi si l'actuel déroulement de l'histoire est bien conforme au dessein divin, c'est-à-dire, à l'histoire du salut<sup>31</sup>. La Constitution pastorale *L'Eglise dans le monde de ce temps* a également repris la doctrine d'un achèvement progressif de l'homme et de la réalisation d'une justice plus grande<sup>32</sup>, ainsi que celle des signes des temps. L'encyclique *Populorum progressio*, fidèle à l'inspiration de ses premiers mots, prône le progrès des peuples vers un plus grand bien-être et vers l'accès aux biens de la civilisation. Le texte souligne que l'aspiration la plus grande des hommes est celle à être libres, à être respectés, à connaître, à avoir et à être plus<sup>33</sup>. La promotion de l'élévation humaine est la préoccupation constante de l'Eglise<sup>34</sup>. Tout homme est appelé à un développement, — il peut et doit croître en humanité, en valeur, en être<sup>35</sup>. Il faut passer d'une condition moins humaine à une condition plus humaine<sup>36</sup>. Paul VI expose la même doctrine dans sa *Lettre apostolique* au Cardinal Maurice Roy, à l'occasion du 80<sup>e</sup> anniversaire de l'encyclique *Rerum novarum*: de partout, écrit le Pape, monte une aspiration à plus de justice et s'élève le désir d'une paix mieux assurée, dans un respect mutuel entre les hommes et entre les peuples<sup>37</sup>. Il faut donc mesurer le sens de l'histoire au bien-être, à la vie spirituelle, culturelle et matérielle des hommes, qu'elle aura rendu possibles. Si l'histoire, vue de l'extérieur, ne nous semble guère faire beaucoup de progrès et si elle charrie aussi le flot de boue des plus épouvantables attaques contre l'humanité, il ne nous faut pas perdre de vue que l'histoire intéresse chaque homme et que, pour qu'elle ait au moins un peu de sens pour la raison naturelle, il suffit que chaque homme, qui veut, ait atteint une certaine mesure d'humanité. D'ailleurs, le chrétien fera facilement une transposition sur le plan surnaturel, car il sait « qu'à travers tous ces drames, toutes ces souffrances, ces échecs apparents, le plan divin du salut se réalise pourtant et s'avance d'une marche assurée vers le triomphe de son accomplissement »<sup>38</sup>. Dans cette optique le déroulement de l'histoire devient une préparation au Royaume de Dieu, tantôt négative: le progrès du mal fait que les hommes dans leur détresse se tournent vers Dieu<sup>39</sup>, tantôt positive: l'histoire prépare moralement et psychologiquement les peuples et les individus au message évangélique<sup>40</sup>.

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, 3, II, A.

<sup>32</sup> *Gaudium et spes*, n. 78.

<sup>33</sup> *Op. cit.*, n. 6.

<sup>34</sup> *Op. cit.*, n. 12.

<sup>35</sup> *Ibid.*, n. 15.

<sup>36</sup> *Ibid.*, n. 20 et n. 44.

<sup>37</sup> *Op. cit.*, n. 2.

<sup>38</sup> H.-I. MARROU, *Théologie de l'histoire*, p. 57.

<sup>39</sup> Cfr la *Lettre à Diognète*.

<sup>40</sup> C'est la façon d'Origène et d'Eusèbe d'envisager l'histoire.

## *La connaissance historique*

La question de la spécificité de la connaissance historique a une incidence considérable en théologie. Si nous définissons l'histoire comme la connaissance scientifiquement élaborée du passé humain<sup>41</sup>, il s'avère que de par son objet, de par sa nature et de par sa méthode l'histoire a une place à part des autres disciplines. Etymologiquement « histoire » signifie « avoir vu », « connaissance de ce qu'on a vu », et ainsi on peut définir avec Ranke l'objet de l'histoire comme « was geschehen ist », ce qui s'est passé. Au sens large, l'histoire concerne tout le passé: il y a une histoire de l'univers et une histoire naturelle, mais, dans un sens plus restreint, l'histoire a comme objet le passé humain. L'objet de l'histoire est donc le contingent, — une facticité qui n'a pas de causes nécessaires. Les sciences historiques n'atteignent donc pas la certitude des sciences dites parfaites, qui connaissent les causes nécessaires. Le travail de l'historien comprend la collection des sources, leur analyse (la technique du document: il est devenu courant de rappeler que les documents historiques eux-mêmes ne sont pas neutres, mais relatent les faits dans une perspective particulière)<sup>42</sup>, la narration du passé et l'interprétation constructive. L'histoire est beaucoup plus qu'une simple connaissance « matérielle » des événements passés: l'historien est obligé d'insérer les faits dans des catégories; il doit choisir entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas, il doit rechercher des connexions causales et organiser ses données. Il introduira une certaine hiérarchie entre les faits<sup>43</sup>. C'est précisément parce qu'elle fait des classifications (comme, par exemple, la féodalité, la renaissance, l'humanisme), qu'elle élabore une systématisation des faits et qu'elle donne des explications causales que l'histoire est une science. Il est vrai toutefois que les faits présentent parfois une certaine inintelligibilité, mais même dans ce cas ils surgissent dans un milieu, qu'ils influencent à leur tour, de sorte qu'une connaissance des conditions et des liens avec l'environnement demeure possible. L'histoire peut être réécrite, et cela non pas tant à cause de la découverte progressive de nouveaux faits, mais plutôt en raison d'une nouvelle façon d'interroger, d'interpréter et d'organiser les données. C'est surtout ici que les catégories de pensée de l'historien individuel et ses options entrent en jeu. H.-I. Marrou remarquait à ce sujet qu'il n'y a pas d'histoire véritable " qui soit indépendante d'une philosophie de l'homme à laquelle elle emprunte ses concepts fondamentaux, ses schémas d'explications et d'abord les questions-

---

<sup>41</sup> H.-I. MARROU, *De la connaissance historique*, Paris 1959, p. 33.

<sup>42</sup> Voir ci-dessous IV d. Au niveau de l'étude des sources, l'historien sera aidé par des disciplines ou des techniques auxiliaires comme, pour n'en citer que quelques-unes, la paléographie, la diplomatique, la papyrologie, la numismatique, l'archéologie, la paléontologie, etc.

<sup>43</sup> Voir E. H. CARR, *What is History?*, London, (Pélican Books) 1964, p. 89; cfr. CH. PERELMAN, 'La catégorie historique, instrument d'intelligibilité', dans *La compréhension de l'histoire. Entretiens de Jérusalem*, Jérusalem 1968, pp. 102-108.



mêmes qu'au nom de sa conception de l'homme elle pose au passé"<sup>44</sup>. Marrou explique ultérieurement sa thèse en signalant les différents sens des concepts utilisés comme ceux de; homme, guerre, victoire, réalité. L'historien anglais R.C. Collingwood va encore beaucoup plus loin: la pensée historique est une rivière, dans laquelle on ne peut pas entrer deux fois; l'historien fait partie du processus historique et il peut regarder ce devenir seulement du point de vue qui est maintenant le sien<sup>44a</sup>. Il faut pour- tant écarter l'essentiel de ce relativisme: l'historien étudie des faits qui se sont réellement passés et qui ont eu des causes et se trouvent en rapport avec leur milieu historique, et il peut entrer en contact avec cette réalité passée: ce qui a été dans la nature, ce qui a été fait et vécu par les hommes, appartient à une autre époque, mais la pensée humaine d'aujourd'hui, de demain et de toujours peut le retenir et le « réaliser ». Cela suppose que l'esprit humain a la capacité de s'étendre, même d'une façon objective, à tout être, même à ce qui a été. Une communication avec les hommes du passé, une participation à leurs expériences est possible. Saint Thomas a formulé le principe qui est à la base de la capacité qu'a l'esprit humain de transcender le moment de sa propre existence: « anima nata est convenire cum omni ente »<sup>45</sup> et « res nata ...animae coniungi et in anima esse»<sup>46</sup>. L'âme humaine peut même s'étendre à ce qui n'est plus, comme d'ailleurs aussi à ce qui est en puissance d'être. Ce fait mérite d'être souligné, car il nous offre la clef de la 'solution du problème de la relativité historique de la pensée. L'homme est un être qui a le pouvoir surprenant de pouvoir re-penser le vécu humain d'autrefois, tel qu'il était. Il peut accompagner en esprit Socrate et Phèdre dans leur promenade à la recherche d'une retraite en suivant l'Illissus, s'asseoir en pensée avec eux à l'ombre d'un platane et comprendre *parfaitement* leurs arguments sur l'essence de l'amour et la nature de l'âme<sup>47</sup>. Un ethnologue peut entrer dans la peau des peuples primitifs et traduire dans des concepts, autant que faire se peut, une vie extérieure et intérieure bien différente de celle de sa culture. L'archéologue peut faire revivre des civilisations disparues. Les théories du relativisme de la vérité et des horizons des époques, dont l'esprit serait prisonnier, éclatent devant l'évidence de ces faits.

Il est vrai que les faits passés ne sont pas ponctuels au sens qu'ils n'auraient pas de rapports les uns avec les autres. L'histoire en tant que science (imparfaite) doit précisément connaître ces rapports et réduire à une certaine intelligibilité un ensemble de faits. Cet enchaînement peut comporter de l'arbitraire et de l'imprévisible, car l'homme est libre dans ses choix. L'histoire est aussi la connaissance des possibles non-réalisés, que les hommes n'ont pas pu ou n'ont pas voulu réaliser.

Cette capacité de pouvoir « réaliser » tout être — même l'être qui n'a pas *d'actus essendi* —, au

<sup>44</sup> De la connaissance historique, p. 237.

<sup>44a</sup> *The idea of History*, Oxford 1946, pp. 248-249.

<sup>45</sup> De veritate 1,1.

<sup>46</sup> *S. Th.* I, 78, 1.

<sup>47</sup> PLATON, *Phèdre* 229 a ss.

niveau de la pensée, est fondée dans la nature de l'esprit humain, qui, bien que plongé dans le devenir par sa corporalité, déborde dans sa profondeur l'instant de son existence matérielle.

Il y aura, il va sans dire, des présentations différentes dans la reconstruction du passé, mais ces différences s'expliquent, — si les historiens font leur métier d'une façon objective —, par l'absence d'évidence de l'objet de leur recherche, par les lacunes dans leur savoir et l'impossibilité d'expliquer entièrement le choix libre des hommes.

Nous pouvons étudier ces différentes présentations et les comparer les unes aux autres, pour constater ensuite que l'une est plus probable que l'autre, ou qu'elles sont complémentaires ou unilatérales. Si toutefois elles se contredisent, une seule sera vraie. Il arrive que dans l'orientation de ses recherches, dans le but qu'il se propose, dans les choix qu'il fait et dans les catégories qu'il applique, l'historien souscrit à des partis-pris ou à quelque philosophie particulière. De tels biais peuvent être valables s'ils présentent correctement ce qu'ils présentent sans que soit nié ce qui est exclu. Si toutefois certaines catégories sont de soi inaptées à exprimer les faits qu'elles doivent expliquer, l'histoire est faussée. C'est ce qui arrive si l'on veut expliquer le message de Jésus ou la philosophie grecque au moyen de la catégorie de la lutte des classes. Si l'historien souscrit à la philosophie de l'être et s'il suit les orientations du sens commun, son esprit demeure ouvert à l'accueil de cet être qui n'est plus, à savoir le passé historique.

### *Les disciplines historiques dans la formation sacerdotale*

Il y a, nous l'avons vu, de nombreuses raisons qui justifient la présence, dans le programme d'études de nos facultés et des séminaires, de cours sur l'histoire du salut et sur l'histoire de l'Eglise<sup>48</sup>. Les candidats au sacerdoce doivent considérer leur propre vocation à la lumière du déroulement dans le temps du projet d'amour divin à

l'égard des hommes. Parce qu'ils appartiendront d'une façon toute spéciale à l'Eglise et que leur ministère concernera la vie ecclésiale, ils doivent connaître l'histoire du Peuple de Dieu, ainsi que ses rapports avec la société civile.

L'objet de cette discipline qu'est l'histoire de l'Eglise est donc le développement de l'Eglise dans le temps et dans l'espace. Sa démarche se situe au plan de la foi, car s'il est vrai que l'Eglise a une figure visible et qu'elle se trouve dans l'histoire, sa vie, reçue de son Fondateur et de sa Tête, est surnaturelle. L'histoire de l'Eglise est, par conséquent, différente de l'histoire du christianisme, conçu comme une idéologie, ou de l'histoire de l'influence de l'Evangile dans le monde.

Comme les autres sciences historiques, l'histoire de l'Eglise est liée à ses sources, qu'elle doit étudier avec des méthodes critiques. Toutefois les catégories ou les divisions employées dans

---

<sup>48</sup> Voir la *Ratio fundamentalis institutionis sacerdotalis*, nr. 62 et 79.

l'histoire profane ne peuvent pas être appliquées sans plus à l'histoire de l'Eglise. Pour donner quelques exemples, la division de l'histoire en antiquité, moyen-âge et temps modernes n'est pas nécessairement une division adéquate des époques principales de l'histoire de l'Eglise; des concepts comme « conservateur » et « progressiste » ne se laissent guère transposer sur le plan de l'histoire de l'Eglise, où ceux qui se tournent le plus vers la Tradition sont aussi les plus progressistes. L'histoire de l'Eglise se sert des sciences auxiliaires de l'historiographie en général. Dans son champ certaines études partielles de son objet se sont développées en disciplines quasi-indépendantes: la patrologie, l'archéologie chrétienne, l'histoire des missions, l'histoire de la liturgie et l'histoire de l'ascèse et de la mystique<sup>48a</sup>. L'histoire du salut ainsi que l'histoire de l'Eglise sont donc des matières importantes. Mais l'histoire entre aussi, pour ainsi dire, dans les disciplines philosophiques et théologiques elles-mêmes. A plusieurs endroits la *Ratio fundamentalis* insiste sur la nécessité de connaître « le progrès des doctrines théologiques » et d'avoir « le sens de la tradition »; elle rappelle qu'il faut enseigner la liturgie « sous l'aspect théologique et historique » et qu'il faut faire voir « les progrès de la dogmatique »<sup>49</sup>. En raison de l'importance accordée à la dimension historique des sciences sacrées, il convient de considérer la question de plus près, même si, dans le cadre de cette étude, un traitement exhaustif est exclu.

#### (a) Philosophie et histoire

L'histoire de la philosophie a pris son origine à l'époque d'Aristote qui, lui-même, traite les écrits des penseurs qui avaient vécu avant son temps ou les témoignages recueillis sur eux<sup>50</sup>. Elle connut un certain essor aux époques hellénistique et romaine, qui voient la publication des doxographies et des vies des philosophes. Mais elle ne dépassait pas encore le stade d'une simple paraphrase. Au moyen-âge, contrairement à ce qu'on a souvent dit, on était loin de négliger l'étude historique de la philosophie. Il y avait un très grand intérêt pour les traductions des oeuvres des philosophes grecs, arabes et juifs. Saint Thomas s'est donné beaucoup de peine pour obtenir les meilleures traductions des oeuvres d'Aristote et pour connaître les commentaires grecs et arabes<sup>51</sup>.

Au siècle dernier, l'histoire de la philosophie a connu une véritable renaissance: on a publié des textes critiques et toutes les sources disponibles. L'histoire de la philosophie est l'étude des différentes opinions qui se sont succédées en philosophie. Elle cherche à comprendre l'unité de chaque pensée et à connaître ses sources et son influence. L'histoire de la philosophie nous

<sup>48a</sup> Cfr H. JEDIN, *Einleitung in die Kirchengeschichte*, in (H. JEDIN), *Handbuch der Kirchengeschichte*, I, Freiburg-Basel-Wien 1962.

<sup>49</sup> *Ratio fundamentalis*, n. 79.

<sup>50</sup> Cfr W. K. C. GUTHRIE, *A History of Greek Philosophy*, I, pp. 41 ss.

<sup>51</sup> Voir L. ELDERS, « Le commentaire sur le quatrième livre de la *Métaphysique* », dans *Atti del congresso intern. Tommaso d'Aquino nel suo settimo centenario*, I, Napoli 1974, pp. 303-214, p. 207.

montre également la permanence de certains problèmes fondamentaux et des solutions proposées: le platonisme demeure présent en occident, comme d'ailleurs aussi l'aristotélisme et le stoïcisme. Il y a les traditions épicurienne et sceptique et les courants empirique et phénoménologique.

Comme le disait si bien Ricoeur, l'histoire de la philosophie semble « osciller entre deux limites où elle tend à s'annuler, soit comme tâche philosophique, soit comme tâche historique »<sup>52</sup>. C'est-à-dire, il y a un risque que la philosophie ne devienne philologie, et que l'histoire ne souffre d'incursions philosophiques. Mais lorsque l'étude de l'histoire de la philosophie est conduite selon les exigences de cette discipline, elle aide à vaincre un dogmatisme étroit, fait connaître en profondeur les problèmes majeurs en philosophie et contribue à mieux interroger la réalité. Comme l'écrivait Aristote, c'est en nous hissant sur les épaules de nos prédécesseurs que nous réussirons à voir plus loin. La découverte de la vérité exige une recherche à structure dialogale plutôt que de ressembler à une déduction linéaire et solitaire.

Et ce dialogue comprend aussi et surtout le contact avec les penseurs du passé. Les scolastiques le savaient bien et ils ont développé cet instrument insurpassable de la pensée philosophique qu'est la *quaestio*, dans laquelle a une place essentielle la formulation des différentes opinions, rapportées à une demande précise.

L'étude de l'histoire de la philosophie est encore d'une grande importance pour comprendre les époques de l'histoire. Elle nous aide, par exemple, à mieux comprendre les caractéristiques de l'esprit de notre époque grâce à la connaissance du mécanisme, de la place grandissante du sujet humain, du ternissement de l'être des choses qui perdent leur vérité et leur bonté, et du rejet de l'Absolu. A cela s'ajoute que les grands courants de la pensée comme la phénoménologie, l'historicisme, l'existentialisme et la philosophie analytique ont exercé une profonde influence sur un certain nombre de théologiens et ont marqué toute une littérature théologique. L'étude des philosophies modernes post-chrétiennes devrait se faire après que les étudiants auront acquis une connaissance solide de l'anthropologie et de la métaphysique chrétiennes. « Il faut beaucoup de maturité de jugement pour comprendre avec sympathie, mais en les dominant, les drames de la pensée moderne »<sup>53</sup>.

Il est impossible de séparer tout à fait la philosophie de son histoire. Il est vrai que depuis deux cents ans les disciplines historiques ont connu un essor énorme et que l'approche historique caractérise désormais de nombreuses démarches de l'esprit, mais ce serait une erreur catastrophique que de vouloir réduire la philosophie à son histoire. Celle-ci n'a qu'une fonction auxiliaire et est subordonnée à la connaissance de la vérité: « ...quia studium philosophiae non

---

<sup>52</sup> 'Histoire de la philosophie et sociologie de la connaissance', dans *L'homme et l'histoire*, Paris 1952, p. 341.

<sup>53</sup> L. GARDET, 'Valeur et méthode de l'enseignement philosophique comme préparation à la théologie', dans *Seminarium* 1966, p. 596.

est ad hoc quod sciatur quid homines senserint, sed qualiter se habeat veritas rerum »<sup>54</sup>.

L'histoire de la philosophie demeure donc subordonnée à la raison philosophique, mais elle est de soi histoire et elle utilise les méthodes de la recherche historique. Elle veut atteindre une compréhension en profondeur des différentes opinions ou systèmes, mais cette compréhension doit servir à la philosophie elle-même, voire elle devient de la philosophie.

L'histoire de la philosophie nous confronte avec le problème de la pluralité des opinions en philosophie, problème qui peut conduire à une certaine démission devant des résultats si divers. Il est donc important d'étudier les raisons de cette pluralité pour voir ensuite qu'on ne peut pas parler ici d'une situation inévitable<sup>55</sup>. Tandis que l'histoire de la philosophie est essentiellement l'histoire au service de la philosophie, la philosophie de l'histoire est la réflexion philosophique sur l'existence historique des hommes, dont elle cherche le sens, ainsi que sur la nature de la connaissance historique. C'est surtout la question du sens de l'histoire qui occupe une place importante dans la pensée contemporaine. Il est donc souhaitable que ces thèmes soient étudiés au cours de la formation sacerdotale, par exemple au moyen d'un séminaire spécial.

#### (b) *Dogme et histoire*

L'histoire des dogmes en tant que discipline particulière a vu le jour dans le milieu luthérien, qui avait été influencé par l'esprit rationaliste du 18<sup>e</sup> siècle. Déjà le Français Souverain avait affirmé que la doctrine chrétienne du Logos divin et de la S. Trinité est une déformation grecque du christianisme<sup>56</sup>. F. Ch. Baur parlait de composantes juives et grecques du christianisme<sup>57</sup> et A. Harnack a répandu l'idée que le catholicisme était le christianisme vu sur l'arrière-plan de l'antiquité<sup>58</sup>: l'histoire des dogmes en tant que discipline était née. Comme nous le verrons, elle a une place légitime dans le programme des études théologiques. Mais poursuivons d'abord le développement de la théorie d'une composante grecque du christianisme. Certains théologiens suggéraient que les formules dogmatiques marquées par leur forme grecque peuvent être formulées de nouveau en des termes plus adaptés à notre temps. En se réclamant d'une épistémologie relativiste, quelques théologiens sont allés encore plus loin: des formules dogmatiques toujours vraies ne seraient pas possibles; l'homme change sans cesse de perspective et la vie elle-même laisse derrière elle des formes désormais dépassées. La révélation n'est pas, dans cette théorie, un message objectif, mais la réponse toujours différente des générations de chrétiens à leur rencontre avec le Christ.

---

<sup>54</sup>S. THOMAS, *Expos, in I de caelo et mundo*, lect. 22, n. 228. Cfr déjà PLATON, *Phèdre* 248 b: « Il est regrettable que certains se nourrissent des opinions des autres au lieu de chercher eux-mêmes la vérité ».

<sup>55</sup>Voir notre « Saint Thomas et la diversité des opinions philosophiques » dans *Doctor communes*, 1975, pp. 171-189.

<sup>56</sup>*Le platonisme dévoilé ou essai touchant le Verbe platonicien* (1700).

<sup>57</sup>*Das Christentum und die christliche Kirche der ersten Jahrhunderte*, I, 1853, 1-22.

<sup>58</sup>*Handbuch der Dogmengeschichte*, I3, p. 20.

La révélation devient ainsi un prédicat de l'histoire: l'histoire englobe la théologie et la méthode historique devient *la méthode de la théologie*<sup>59</sup>. Selon Pannenberg, qui est le représentant le plus marqué de cette théologie, le sens des événements est immanent aux événements; parce que l'histoire continue sa marche, ce sens n'est que provisoire, mais il a quand même une signification en raison de l'ordination de l'histoire à son dénouement eschatologique. La révélation n'est plus la Parole qui transcende l'histoire, mais l'événement. « La théologie de Pannenberg est donc une réinterprétation du christianisme à partir de la notion de l'histoire prise comme totalité, et certains n'ont pas craint de parler à son sujet d' «hégélianisme chrétien»<sup>60</sup>. J. Moltmann, par contre, estime que Pannenberg demeure tributaire d'une conception cosmologique de l'histoire: la véritable catégorie de l'histoire n'est pas le passé, mais l'avenir<sup>61</sup>. Dieu se situe par sa nature dans l'avenir et le Christ est celui qu'on attend encore.

La réponse à ces théories se situe à deux plans:

(a) L'esprit humain peut transcender l'instant de son existence actuelle et connaître le passé, — ce que d'autres hommes ont dit et fait. La pensée humaine n'est donc pas prisonnière du temps. D'autre part, son objet dans le temps a une vérité immuable: non seulement les événements passés sont des événements passés et peuvent être connus comme tels, mais aussi les contenus intelligibles ont une vérité ontologique. Les choses ne sont pas le produit d'un devenir aveugle, mais elles ont été créées d'après les idées divines. La matière n'est pas de l'anti-matière et l'homme n'est pas une rivière. Cela n'exclut pas le devenir ni un certain développement, mais signifie que les essences des choses ont une vérité supra-temporelle.<sup>62</sup> Nos paroles peuvent exprimer ces essences, et des jugements complexes sont possibles. C'est la raison pour laquelle l'Eglise enseigne que le sens des dogmes, tel qu'elle les a compris et qu'elle les comprend, doit toujours être retenu<sup>63</sup>.

(b) La Révélation est explicitement décrite et présentée, dans la Sainte Ecriture et par les Pères, comme une certaine doctrine. L'histoire du salut nous est livrée au moyen de récits, et de propositions, telles celles-ci: le Père a envoyé son Fils unique; le Verbe s'est fait chair; Jésus a souffert et est mort pour nos péchés; il est ressuscité comme il l'avait dit, etc.<sup>64</sup> L'Eglise

---

<sup>59</sup>Cfr W. Pannenberg, 'Grundfragen systematischer Théologie', *Gesammelte Aufsätze*, Göttingen 1967, p. 22.

<sup>60</sup>Cl. Geffré, *Un nouvel âge de la théologie*, Paris 1972, p. 101.

<sup>61</sup>*Théologie de l'espérance*, Paris 1970, p. 279.

<sup>62</sup>Voir E. Gilson, *The Spirit of Medieval Philosophy*, New York 1940, p. 243.

<sup>63</sup>DS 3020. Voir aussi Vatican II, *Dei verbum*, 8.

<sup>64</sup>Cfr G. Soll dans *Handbuch der 'Dogmengeschichte'*, Bd. I, fasc. 5, Freiburg 1971, p. 124; H. Schlier, 'Zur Grundlegung des Dogmas im Neuen Testament', dans Id., *Die Zeit der Kirche. Exegetische Aufsätze und Vorträge*, 3, Freiburg 1972<sup>5</sup>, pp. 206-232. S. Thomas résume une conviction séculaire quand il écrit que la révélation nous a été donnée « *per modum cuiusdam doctrinae* »

a toujours eu conscience d'enseigner aux hommes un message objectif (au sens d'indépendant de l'horizon de compréhension des différentes époques historiques) et identique. Il est vrai que les formules dogmatiques relèvent parfois aussi en partie de certaines conditions historiques et elles peuvent avoir dans une époque une force expressive plus grande que dans une autre<sup>65</sup>, mais les formules expriment en substance des concepts et des vérités objectives, qui sont détachés d'une certaine forme de culture ou de l'une ou l'autre école théologique. Elles présentent une partie de la doctrine de la foi au moyen de concepts signifiant des réalités qu'une expérience fondamentale et universelle permet à l'esprit humain de saisir<sup>66</sup>. Les formules dogmatiques étaient donc aptes à exprimer la vérité révélée et elles demeurent telles pour ceux qui savent les interpréter correctement<sup>67</sup>. Toutefois les symboles et les dogmes ont une histoire, car ils ont une origine dans le temps et ils sont l'expression de la foi de l'Eglise dans son pèlerinage à travers ks époques et les milieux culturels. Les définitions dogmatiques se situent dans un cadre historique et sont souvent une réponse à des questions concrètes, à des hérésies ou à des opinions dangereuses surgies dans un milieu historique donné.

L'étude de ce milieu et de sa problématique est donc nécessaire pour mieux comprendre et pour préciser le sens et la portée des définitions dogmatiques. L'histoire des symboles, l'histoire des conciles, l'histoire des dogmes ont donc leur place dans l'étude de la doctrine de la foi.

A cela s'ajoute qu'au cours des siècles l'Eglise a continuellement enrichi sa compréhension du dépôt de la révélation: elle a rendu explicites ou a déduit de nouvelles vérités. Il y a donc un développement dans la connaissance et dans l'expression de la foi. Cela est d'autant plus important en raison du fait, que, à plusieurs reprises, des groupes de chrétiens se sont détachés de l'Eglise, soit en rejetant certains dogmes, soit en refusant de la suivre dans son évolution à travers le temps. C'est la tâche de l'histoire des dogmes de montrer comment l'expression de la foi s'est développée et de quelle manière les symboles et les différentes formules de la foi ont pris forme. L'histoire des dogmes se sert des méthodes de la philologie et de l'historiographie, mais pour atteindre vraiment son objet elle doit être une discipline théologique.

### (c) *Théologie morale et histoire*

La théologie morale, comme la dogmatique, est une démarche scientifique qui se tourne continuellement vers la Tradition. Elle est l'étude de l'enseignement moral de la Sainte Ecriture, notamment de la loi évangélique, et de la Tradition, toujours au point de vue de l'agir humain en tant qu'ordonné à la béatitude céleste. Les grands docteurs de la théologie morale ont en effet pris la Sainte Ecriture comme source et comme point de référence pour leurs réflexions. Qu'il suffise de rappeler les homélies et les commentaires des Pères sur la Sainte Ecriture,

---

<sup>65</sup> Cfr. *Mysterium Ecclesiae*, AAS 1973, pp. 396 ss.

<sup>66</sup> Enc. *Mysterium fidei*.

<sup>67</sup> *Myst. Eccl.*, n. 5.

comme, par exemple, les homélies de S. Grégoire, cette source inépuisable de doctrine morale, qui sont avant tout un commentaire des textes évangéliques<sup>68</sup>. Et cela vaut aussi de son commentaire sur le livre de Job<sup>69</sup>. A la réflexion sur la Sainte Ecriture s'ajoute le retour constant à la Tradition, aux conceptions et aux usages de l'Eglise. S. Basile se réfère, dans ses lettres canoniques, aux coutumes de l'Eglise, qui ont force de loi<sup>70</sup>. Si des Pères comme S. Ambroise font des emprunts matériels à la philosophie, la Sainte Ecriture et la Tradition ecclésiale n'en demeurent pas moins la véritable source de leurs pensées. Même S. Thomas d'Aquin, qui dans la *Somme théologique* II-II<sup>ae</sup> semble, à première vue, fonder la morale sur la raison, part en réalité toujours des arguments *Sed contra*, qui sont autant de textes-clefs de l'Ecriture et des Pères.

La morale en tant que discipline théologique a donc une profondeur historique, à savoir son retour constant à ses sources et sa dépendance vis-à-vis d'elles. A travers les textes de la Tradition et de l'Ecriture, elle fait retour à l'enseignement de son Fondateur et à la volonté du Père céleste. A cela s'ajoute que la morale étudie aussi la Tradition vivante, les prises de position du Magistère au cours des siècles, la doctrine morale des docteurs du moyen-âge ainsi que celle des moralistes plus récents.

Le milieu historique a eu une certaine influence sur l'élaboration de la théologie morale: des courants de pensée, comme le platonisme ou le stoïcisme, ne sont pas restés sans influencer la pensée morale. Même si ces influences concernent le plus souvent le cadre matériel de la théologie morale, comme les définitions des vertus ou leur division, elles peuvent toutefois colorer la pensée de certains théologiens ou des chrétiens de certaines époques.

Il y a, en deuxième lieu, le milieu socio-économique, où la théologie morale a pris forme. Certaines conditions sociales seront autant d'occasions pour la pensée morale de se développer, mais elles peuvent aussi l'infléchir dans une fausse direction. On peut penser ici à l'esclavage, la féodalité, la propriété privée, la colonisation, l'évolution des droits humains, l'existence d'un tiers-monde, l'urbanisation, l'industrialisation, les rapports de l'homme avec son milieu naturel, les questions de la paix et de la guerre, la collaboration internationale.

Des changements dans la vie socio-économique peuvent ouvrir de nouvelles pistes et exiger une mise-à-jour de la morale<sup>71</sup>. Il suffit de penser aux problèmes que posait la découverte de l'Amérique aux moralistes des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, aux problèmes démographiques et à la manipulation génétique aujourd'hui. L'essor de la psychologie n'est pas sans importance dans le jugement moral à porter sur des conduites particulières. Tout cela montre que la morale dépend

---

<sup>68</sup> Voir *Saint Grégoire le Grand. Textes traduits et choisis par R. Wasselynck, introduits par Philippe Delbaye*, Namur 1962.

<sup>69</sup> Textes traduits par E. Wasselynck et introduits par Philippe Delhaye, Namur 1964.

<sup>70</sup> Epist. 188; 199; 217.

<sup>71</sup> Voir L. Vereecke, 'Histoire et morale', dans *Studia moralia*, XII, 81-95.



aussi de la rencontre avec le monde des hommes. Peut-on dire qu'elle en résulte? Les auteurs qui estiment que les catégories de chaque époque sont une partie « co-constituante » de la révélation, seront d'avis que les chrétiens de chaque génération doivent couler eux-mêmes certaines données constantes de la vie chrétienne dans les catégories de leur temps. Par exemple, il faudrait traduire le message de l'indissolubilité du mariage dans la conception du mariage qui prévaut à un moment donné. La conception moderne est celle d'une communauté d'amour à réaliser. Quand celle-ci n'est plus possible, une dissolution n'est pas exclue... Dans cette optique les normes dépendent des conceptions prévalentes à une époque particulière, et non de la bonté intrinsèque de l'acte qu'elles prescrivent. Cette façon de voir, loin de pouvoir se réclamer de la Tradition, relève d'une opinion philosophique, qui soumet la connaissance à la conjoncture de l'époque historique où elle est exercée. Nous l'avons déjà rejetée. Signalons que dans cette optique l'enseignement moral du Nouveau Testament n'est qu'un modèle analogue de comportement, conditionné par le milieu historique. Pour l'Eglise toutefois la Sainte Ecriture donne les principes et les règles de l'agir chrétien valables pour tous les siècles. Si l'on objecte que certains jugements de valeur de S. Paul sont bien caducs, à cause de leur dépendance d'une situation historique particulière, nous répondons que « la plus grande partie des jugements de valeur et des directives néotestamentaires appellent à un comportement concret envers le Père qui se révèle dans le Christ, et débouchent ainsi sur un horizon théologico-eschatologique. Ceci vaut particulièrement pour les exigences du Christ, mais aussi pour la plupart des directives apostoliques: des exigences et des admonitions de ce genre veulent lier sans condition et transcendent les diversités historiques »<sup>72</sup>. Si quelques admonitions sont colorées par leur temps, il s'agit de règles sectorielles, qui sont utiles pendant un certain temps, mais qui perdent ensuite leur sens. Même dans ce cas, des principes sous-jacents sont souvent impliqués qui ont une valeur permanente. Il y a d'ailleurs des critères qui permettent de reconnaître ce qui est permanent: la fréquence des thèmes, l'exégèse des Pères, la lecture de l'Eglise, etc. Ce qui confirme le rôle de la recherche historique en théologie morale.

#### (d) *La méthode historico-critique et l'herméneutique en exégèse*

Comme toute discipline, l'exégèse a son histoire qui remonte à l'exégèse juive et qui englobe l'exégèse des Pères et celle du moyen-âge, pour être ensuite marquée par l'usage de méthodes positives dans les temps modernes. L'histoire de l'exégèse protestante a une place spéciale dans cette étude historique.

A partir de 1920 sont entrées successivement en exégèse la *Formgeschichte*, la

---

<sup>72</sup> Commission théologique internationale: 'L'impact des normes morales du Nouveau Testament sur la vie chrétienne, texte du pr H. Schürmann, Introduction de Mgr Ph. Delhay, dans *La Doc. cath.* du 7-21 septembre 1975, p. 766.

*Traditionsgeschichte*, la *Redaktionsgeschichte* et la *Wirkungsgeschichte*, comme autant de recherches méthodiques qui visent à comprendre la genèse, la nature et le sens des textes, en particulier des Évangiles synoptiques. L'approche herméneutique s'est ajoutée par la suite.

Le terme *Formgeschichte* signifie l'étude des formes élémentaires de style, qui auraient marqué les différentes péripécies du NT; chaque passage a une certaine forme, une « coloration ». Sous ce jour les évangiles apparaissent comme des sortes de mosaïques. S'il est vrai que le style relève souvent du milieu dans lequel un texte a été composé, cela ne veut pas dire du tout que les chrétiens qui ont « créé » une péripécie, en auraient inventé le contenu. Au contraire celui-ci relève de la tradition<sup>73</sup>. L'étude de cette tradition devient donc la recherche de l'historicité des documents (*Traditionsgeschichte*) et, enfin, de *-Ipsissima verba*. « Dans la mesure où la reconstruction obtenue est solide, elle constitue la réussite la plus parfaite que l'historien puisse ambitionner »<sup>74</sup>. La *Redaktionsgeschichte* cherche à combler une lacune: celle de l'étude de la dernière rédaction, et elle considère les évangélistes comme des écrivains ou des théologiens à l'oeuvre. Il y a le danger que la *Redaktionsgeschichte* attribue trop aux auteurs, ce qui a pour conséquence que l'historicité des Évangiles en sort diminuée. Très récemment la *Wirkungsgeschichte* est entrée en scène, selon laquelle la façon dont les textes ont été compris ultérieurement, a son importance pour leur interprétation. Si on veut dire avec cela que la Bible, pour être vraiment comprise, doit être lue dans l'Église, on exprimerait une vérité de fait.

Dans l'important discours qu'il a tenu aux membres de la Commission Biblique Pontificale<sup>75</sup>, Paul VI soulignait que « les études des dernières décennies ont contribué à mettre en valeur le rapport étroit et le lien qui unissent indissolublement l'Écriture à l'Église ». « Les requêtes contemporaines sur la nécessité d'intégrer une lecture "diachronique", c'est-à-dire attentive aux développements historiques du texte, à une considération "synchronique", qui donne leur place propre aux connexions littéraires et existentielles de tout texte par rapport au complexe linguistique et culturel dans lequel il s'insère, n'introduisent-elles pas clairement dans la vie de l'Église? » « C'est l'Église, communauté vivante, qui actualise le message pour l'homme contemporain », et la Sainte Écriture doit être lue « *in medio Ecclesiae* ». Tout cela veut dire aussi que la méthode historico-critique, malgré ses mérites indéniables, — quand elle est appliquée dans les limites d'une sobre objectivité sans partis-pris philosophiques préalables —, pour la compréhension du sens littéral des textes, ne suffit pas à la pleine compréhension de ce que Dieu a voulu nous dire. Souvent les textes ont un surplus, une densité de sens, que l'analyse

---

<sup>73</sup> Voir l'instruction *Sancta mater Ecclesia* sur la vérité historique des évangiles, *AAS* 56 (1964), pp. 712-718.

<sup>74</sup> Son Exe. A.-L. DESCAMPS, « La valeur historique des évangiles », dans (L. ELDERS-H. VAN STRAELEN), *Shinko to Shingaku (Foi et théologie)*, Tokyo 1974, pp. 535-590. Dans cet aperçu de l'état de la question nous avons suivi l'exposé lumineux de Mgr Descamps.

<sup>75</sup> Discours du 14 mars 1974: *Insegnamenti ai Paolo VI*, XII (1974), pp. 237-244.

littéraire n'arrive pas à voir, comme c'est le cas, par exemple, pour les textes scripturaires utilisés en christologie, mariologie et ecclésiologie. Il y a aussi le sens spirituel: le Nouveau Testament est, pour une partie considérable, une interprétation spirituelle de l'Ancien. Saint Thomas d'Aquin, en se fondant sur une longue tradition, a déterminé les trois domaines du sens spirituel d'après les trois dimensions du temps: « Il y a un sens allégorique pour autant que les événements de l'Ancienne Alliance renvoient à la Nouvelle Alliance; un sens éthique, dans la mesure où ce qui est arrivé en Jésus-Christ ou ce qui renvoie à lui nous signifie ce que nous avons à faire aujourd'hui; et un sens anagogique, fondé sur ce que la Bible laisse entrevoir de la gloire éternelle qui nous attend »<sup>76</sup>. Cette profondeur et cette densité de sens vont de soi, si nous songeons au fait que la Sainte Ecriture est la Parole de Dieu lui-même, revêtue de paroles humaines, qui doivent livrer une vérité qui les déborde.

Tandis que la méthode historico-critique se veut une approche scientifique et objective de la Sainte Ecriture, ceux qui souscrivent à l'herméneutique (philosophique), estiment que la détermination scientifique de la signification en soi des textes bibliques n'est plus possible, mais que chaque fois qu'on les aborde, l'horizon (Verstehungshorizont) du sujet est engagé. Prise dans ce sens, l'herméneutique n'est pas seulement une méthode pour lire les textes de la Sainte Ecriture (ou d'autres écrits). La thèse fondamentale de l'herméneutique philosophique de H.G. Gadamer est la suivante: pour comprendre l'autre, le sujet humain doit entrer en communication avec lui et cette communication est possible à travers le langage<sup>77</sup>. Or le sujet se trouve dans l'histoire à distance de ce qu'il veut comprendre. « Le premier présupposé qu'impliqué le concept d'interprétation, écrit Gadamer, est le caractère « étranger » de ce qui devrait être compris. En effet, ce qui est immédiatement évident, ce qui nous convainc par sa simple présence, ne réclame aucune interprétation. Si nous songeons un instant à l'art des anciens d'interpréter les textes, tel qu'il fut appliqué en philologie et en théologie, nous remarquons aussitôt qu'il était toujours de caractère occasionnel. On n'en faisait usage que là où le texte transmis comportait des aspects obscurs. Par contre, aujourd'hui le concept d'interprétation est devenu un concept universel et veut englober la tradition dans son ensemble »<sup>78</sup>. Car selon Heidegger, sur qui Gadamer se fonde, la compréhension (das Verstehen), avant de devenir connaissance, est une structure de notre être- au-monde<sup>79</sup>. La temporalité affecte intrinsèquement notre pensée, notre être et le monde entier. Selon Gadamer, le travail herméneutique consistera donc dans la compréhension des « pré-jugés », des conceptions qui déterminent ma façon de comprendre et qui relèvent de la tradition à laquelle je me rattache. Le premier présupposé est que ce qui doit être compris, a pour moi un caractère étranger. Grâce à cette compréhension des pré-supposés, je gagne une certaine réceptivité (qui n'est pas franchie,

<sup>76</sup> H. Riedlinger, 'La lettre et l'esprit', dans *Communio*, n. 7, 1976, pp. 26-39, p. 35.

<sup>77</sup> *Wahrheit und Methode*, Tubingen 1960.

<sup>78</sup> *Le problème de la connaissance historique*, Louvain-Paris 1963, p. 10.

<sup>79</sup> *Sein und Zeit*, Tubingen 1953, p. 144.

mais devient une continuité vivante, disons mieux, une série de compréhensions contiguës dans le temps. Selon Gadamer, une sorte de dialogue s'instaurerait entre le lecteur et le texte à interpréter, qui déboucherait dans une *Horizontverschmelzung* (fusion des horizons).

Appliquée à l'interprétation de la Sainte Ecriture, cette théorie a conduit certains à postuler une double distance: celle entre le Jésus de l'histoire (pré-pascale) et les évangiles, et la distance entre les évangiles et nous. Dans les deux cas il y aurait une rupture presque infranchissable.

Comment alors opérer la fusion des horizons? Bultmann, en introduisant la démythologisation des évangiles, réduisait l'histoire de Jésus à quelque chose sans importance *pour nous*.

Aujourd'hui on se réclame volontiers de l'herméneutique qui est « la science-art de la traduction ou de la transposition de quelque chose d'un système de pensée dans un autre système »<sup>80</sup>. Cet aperçu trop bref a du moins signalé l'ambiguïté du terme herméneutique:

(a) Pour autant que l'herméneutique se fonde sur la théorie du relativisme de la connaissance, elle pose des problèmes car, nous l'avons vu, la pensée humaine peut parfaitement comprendre ce qui est arrivé ou ce qui a été énoncé dans un passé lointain. La pensée peut aussi exprimer dans les différentes époques et langues les données fondamentales et immuables de la métaphysique et de la foi. La *Somme théologique* est traduite en japonais et la langue chinoise ne fait pas obstacle à une certaine assimilation de conceptions marxistes<sup>81</sup>, mais il est vrai que, dans ce processus de traduction, on puisse rencontrer des difficultés ou qu'il faille « développer » une langue pour qu'elle devienne un instrument plus apte. Il peut aussi être difficile ou presque impossible d'exprimer certaines nuances. Mais, au fond, l'esprit humain a une connaturalité avec toute vérité; il peut comprendre ce qui a été énoncé dans le courant de l'histoire. Il n'est donc pas vrai que toute proposition de l'homme et sur l'homme est entièrement marquée par les lieux et les temps dans lesquels elle est énoncée.

L'Eglise a d'ailleurs la certitude de posséder la compréhension exacte du mystère christologique et du message de Jésus. « Ce que l'Eglise rejette, c'est toujours ce qu'elle juge incompatible avec l'interprétation apostolique originale »<sup>82</sup>.

(b) Mais si l'on comprend par herméneutique l'effort constant que l'Eglise continue à faire pour pénétrer et pour actualiser, dans chaque culture et époque, la Parole de Dieu et la doctrine de la foi, elle est essentielle à l'Eglise. Mais une telle herméneutique n'est pas une découverte récente, car elle a été pratiquée par les Pères et l'Eglise de tout temps. Elle a toutefois une importance accrue dans notre époque en raison des contacts approfondis avec d'autres cultures et du développement spirituel et culturel unilatéral de l'homme occidental, qui l'éloigné d'une

---

<sup>80</sup> G. M.-M. Cottier, 'Brèves remarques sur le problème herméneutique', dans *Nova et Vetera* 43 (1968), pp. 274-280, p. 277

<sup>81</sup> Voir E. Benvéniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris 1966, pp. 73-74.

<sup>82</sup> P. Toinet, 'Herméneutique, Philosophie et Ecclésiologie', *Revue thomiste* 76 (1976), pp. 357-380.

*Verständniss* des profondeurs de l'être et du message chrétien<sup>83</sup>. Mais cette herméneutique de l'Eglise est placée sous le signe de la grâce: « ... l'interprétation du sens est donnée dans la Tradition, conservée par le Magistère de l'Eglise. C'est grâce à des critères, qui, comme l'objet et sa saisie, supposent un appui divin, qu'est assurée l'ultime interprétation du sens. Une herméneutique divinement assistée exerce ainsi une fonction normative et régulatrice par rapport à la nécessaire herméneutique humaine, oeuvre des théologiens, des philosophes, des historiens, des exégètes... »<sup>84</sup>.

## SUMMARIUM

Histom, quae antiqua disciplina est, ad attum perfectionis gradum hac nostra aetate pervenit, ope praesertim evolutionis quarundam auxiliarium scientiarum atque inductionis methodi scientificae accuratissimae. Quae evolutio non praetermissi: quin christianam culturam moverit; quapropter, nunc peculiari cura in aspectum historici tum philosophiae cum theologiae mens intenditur.

Magnus historicarum scientiarum progressus née non attentio ad aspectum historicum existentiae hominis quendam exercuerunt in ambitu ipsius Ecclesiae influxum. Ab historia ecclesiastica et ab archeologia magni momenti gressus facti sunt.

### *De utilitate deque historiae sensu*

Scientiis historicis gravitas ab Ecclesia additur; est enim historia — ut aiebant antiqui — *magistra vitae*. Ut factura religiosum intellegatur studium historiae comparatae religionis necessario requiritur; ut apte quis philosophiae studio incumbere valeat, philosophiae historiam agnoscat oportet.

### *De cognitione historica*

Quaestio de specificitate cognitionis historicae peculiare habet momentum in studiis theologicis. Si historia consideratur tamquam cognitio scientificè elaborata, praeteriti temporis hominum gesta spectans, nobis persuasum habemus ei disciplinae ratione naturae, obiecti et methodi locum ab aliis scientiis omnino diversum spectare.

### *De historicis disciplinis in formatione sacerdotali*

Multa prostant argumenta cursus de historia salutis et Ecclesiae faventia in programmatibus studiorum facultatum ecclesiasticarum et seminariorum. Sacrorum alumni consideranda est vocatio ad sacerdotium, prae oculis habendo evolutionem, per saecula, consilii amoris Dei in hominem. Cum — sacerdotio aucti — speciali modo Ecclesiae

---

<sup>83</sup> Voir sur ces tâches le discours cité ci-dessus de Paul VI aux membres de la Commission Biblique Pontificale.

<sup>84</sup> G.M.-M. Cottier, *op. cit.*, p. 280.

sint suumque ministerium in vita ecclesiali peragant, ipsis historia populi Dei est cognoscenda eiusque habitude cum civili societate. Ex quo consequitur historiam salutis et historiam Ecclesiae gravis ponderis esse disciplinas.

*De philosophiae deque historia*

Consistit historia philosophiae in studio differentium opinionum, quae decursu temporis ortae sunt; quarum opinionum pluralitas proinde admirationem quoque movere potest, conclusiones tam diversas ostendendo.

*De dogmate deque historia*

Qua particularis disciplina, historia dogmatum prosperam habuit fortunam in Lutheranis regionibus, quae influxum rationalistiarum saeculi XVIII passae sunt. Quae historia suum locum in programmatibus studiorum theologorum merito habet.

*De theologia morali deque historia*

Theologia moralis, sicuti theologia dogmatica, in processu scientifico consistit, qui continenter Traditionem respicit. Ea doctrinae morali Sacrae Scripturae studet, legis praesertim evangelicae et Traditionis, semper intendens — uti patet — in activitates humanas, ad caelestem beatitudinem ordinandas. Doctores, qui studio theologiae moralis prae aliis incubuerunt, Sacram Scripturam veluti fontem atque signum pro suis reflexionibus habuere.

*De methodo historico-critica deque hermeneumate in exegesi*

Omnium disciplinarum instar, exegesis propriam historiam habet, cuius primordia in exegesi Iudaica exstant quaeque exegesim Patrum et Mediae, quam dicunt, aetatis, continet. In momentosa allocutione diei 14 mensis Martii 1974, ad Membra Pontificiae Commissionis Biblicae Romae plenarium coetum habentia, Paulus VI, f.r., momentum illustravit quod studia, intra haec proxima decennia habita, habuerunt in arcto indissolubili nexu inter Sacram Scripturam et Ecclesiam vindicando.